

[Entretien](#)

[Eric Payonne](#)

François Bégaudeau, romancier : « Le mépris est une arme politique bien supérieure à la haine »

Entretien

Loin de l'instrumentalisation par l'extrême droite de l'expression « mépris de classe », le romancier et essayiste se propose de démêler le nœud à l'origine de cette impasse. Il entend en réhabiliter une forme populaire, dans la lignée de l'héritage communiste.

Publié le 9 avril 2026 Journal l'Humanité



Dans *Du mépris*, publié chez Cause perdue, la maison d'édition indépendante qu'il a cocréée, l'auteur livre cette mise au clair sur le poncif accusatoire et invoque le recours à la « culture populaire » face à la bourgeoisie.

© Ayoub Benkarroum pour l'Humanité

Qui est méprisant ? Ces dernières années, l'accusation de « mépris de classe » est venue à la bouche ou parvenue aux oreilles de tout un chacun. [Pour François Bégaudeau](#), cette formule d'inspiration bourdieusienne a été largement dévoyée, au point d'être devenue un outil à l'usage de l'extrême droite et du marché global. Dans *Du mépris*, publié chez Cause perdue, la maison d'édition indépendante qu'il a cocréée, l'auteur livre cette mise au clair sur le poncif accusatoire et invoque le recours à la « *culture populaire* » face à la bourgeoisie.

Comment en êtes-vous venu à écrire un essai sur le mépris ?

François Bégaudeau

romancier et essayiste

Le mépris est un affect qui me passionne, un grand sujet psychologique, et c'est par ailleurs un mot qu'on rencontre beaucoup aujourd'hui sur la scène des discours. Cela ne date pas d'hier que les gens se reprochent d'être méprisants, mais l'accusation a maintenant un usage politique.

On parlait peu de « mépris de classe » dans les années 1980-1990, une période où la notion de classe sociale elle-même avait commencé à disparaître des débats. Aujourd'hui, cette expression est au cœur du jeu discursif politique et prend des sens multiples. Les gens de gauche en accusent la bourgeoisie, soit. Mais on entend aussi la formule dans la bouche de l'extrême droite comme de la droite libérale.

On a, par exemple, pu lire ici ou là [que Nicolas Sarkozy](#) avait subi du « mépris de classe » de la part de la noblesse d'État. Dans mes essais, j'essaye toujours de démêler une embrouille, une confusion. Manifestement, ici, il y en a une.

Vous écrivez cependant que « *le focus sur le mépris de classe, loin de remettre le doigt sur le rapport de classe, l'édulcore, l'évince* ». La formule accusatrice n'aurait donc pas permis de réhabiliter la lecture de classe ?

Dans un premier temps, oui. [Au moment des gilets jaunes, par exemple, on s'est remis à parler de rapports de classe en dénonçant le mépris social des macronistes](#). Mais j'avais déjà écrit dans *Notre Joie* que, même durant cette séquence révolutionnaire, la focalisation sur un fait psychologique nous détournait d'un fait économique plus classiquement marxiste, à savoir qu'outre le mépris, il existe de l'oppression de classe.

Souvent l'oppression va de pair avec le mépris, mais il me semblait que plus on discourait sur le fait que la Macronie était méprisante, moins on documentait ses dispositifs d'oppression effectifs. Et je constate que le RN aussi en a fait une stratégie rhétorique : plus ils mettent en avant le mépris de classe, moins ils évoquent l'oppression de classe qui n'est, de fait, pas leur affaire.

À propos des électeurs du RN, vous rappelez que « *mépriser le racisme, ce n'est pas du mépris de classe* ».

J'ai vu en effet se développer une forme d'empathie pour les électeurs du RN, et dans le même temps la droitisation générale de la société et la montée en puissance électorale de l'extrême droite. On nous a expliqué, y compris à gauche, qu'il fallait cesser de considérer ces électeurs comme de méchantes personnes, que ces gens souffraient, subissaient le mépris, et qu'il fallait donc s'évertuer à les comprendre, etc.

À un moment où ce parti devient dominant, je trouve que c'est quand même un peu fort de café de nous demander d'avoir de l'empathie à leur égard. Qui plus est, cela profite aux dirigeants du RN. Maintenant, quand on se moque un peu de Jordan Bardella, sa garde rapprochée nous accuse de « mépris de classe », au prétexte de ses origines populaires (par ailleurs très incertaines), ou même de son prénom.

On peut évidemment expliquer [la production du racisme dans les classes populaires](#), ce travail de sciences sociales a déjà été fait. Des processus économiques ont un peu déclassé ces électeurs, les ont parfois marginalisés, etc. Mais n'oublions pas de dire que cela a produit ou encouragé des idées racistes profondément toxiques.

Et ces processus ont fait du vote RN un vote de distinction sociale : il est sociologiquement faux de dire qu'il s'agit d'un vote prolétaire. C'est un vote de classe moyenne en voie de déclasserment, ou de petits propriétaires qui ont le sentiment d'avoir encore une position sociale à défendre face à des plus « pros » qu'eux, notamment lorsqu'ils sont noirs ou arabes.

Ce livre est également attentif au mépris de classe dans le champ culturel. Vous mettez en lumière la confusion entre « minoritaire » et « élitiste », ou entre « majoritaire » et « populaire ». Comment de tels amalgames se sont-ils constitués ?

Vous me demandiez tout à l'heure ce qui m'avait amené à écrire ce livre. Il s'agit aussi de petits événements personnels, de choses vécues. On pense mieux quand on part du vécu. Le fait est que je suis souvent accusé de mépris. J'essaye donc d'analyser ma propre pente à cet affect. Je la reconnais, et je peux parfois la revendiquer : le mépris fait partie intégrante de ma radicalité politique.

Concernant le mépris de classe, c'est une accusation que j'essuie lorsque je me prononce, ici ou là, sur des goûts culturels, notamment à propos de cinéma et de littérature. Par exemple, si je m'en prends aux films Marvel, on affirme que [cela trahirait le bourgeois en moi, l'élitisme](#), le mépris des goûts populaires. Or, j'avais envie de rappeler dans ce livre qu'entre Marvel et moi, le dominé culturel, c'est moi.

Si on force un peu le trait, on peut dire que je suis déclassé culturellement. Les goûts que je vais avoir tendance à défendre et à partager sont très largement dévalorisés, au sens marchand, tandis que Marvel est un ogre économique. C'est un sujet déjà investi par la sociologie : il faut absolument distinguer culture populaire et culture de masse, que certains appellent même culture de consommation.

Quand j'entends dire qu'attaquer la saga *le Seigneur des anneaux*, c'est attaquer le goût populaire et que c'est donc du mépris de classe, j'ai envie de rappeler que défendre cette saga, c'est au contraire défendre les riches.

Qu'est-ce qui distingue alors le populaire du majoritaire ?

Si on prend l'exemple du rap, c'est indéniablement une culture populaire. Elle s'est dévoyée en partie, en raison de sa forte monétisation et de sa légitimation progressive. Mais à la base, c'est une musique inventée dans des quartiers prolétaires par des Noirs américains qui subissaient une discrimination sociale et raciale.

On fait du bruit avec sa bouche (beatbox) et on pose un texte dessus : c'est une musique de pauvres, fabriquée et jouée par des pauvres. *Le Seigneur des Anneaux* n'est pas fabriqué par des pauvres. Ce n'est pas un succès populaire mais un succès qui est massif, qui est mondial. C'est de la culture de partout et de nulle part.

La notion sociologique d'« omnivorisme culturel » a redéfini les stratégies de distinction qu'étudiait Bourdieu. Les classes dominantes se distingueraient désormais par la mise en scène d'un éclectisme : tout à la fois lire Proust, des mangas, et écouter le rappeur Jul... Mais vous semblez aller plus loin.

Tout à fait. La notion d'omnivorisme produisait déjà un brouillage des légitimités. Jul ne peut plus être un goût spécifiquement populaire, puisqu'une grande partie de la bourgeoisie le valide. Ce qui était sans doute une stratégie sociale est devenue pour certains une seconde nature. On adopte un goût pour des raisons de distinction, et on finit par l'aimer sincèrement.

Prenons [Ascendant beauf, le livre de Rose Lamy](#) paru l'année dernière. Elle raconte une soirée vécue comme traumatique chez des camarades étudiants « gauchos » militants. Au moment où passe une chanson de Joe Dassin qu'elle adore, elle se sent honteuse car elle ressent que ces jeunes en train de danser font semblant d'aimer la musique, ou qu'ils l'aiment au second degré.

Sur le même thème



[« Chacun son beauf : à quoi sert le mépris de classe » sur Arte Radio : l'exploration d'un stigmate qui sévit aussi à gauche](#)

Je suis convaincu pour ma part que ces jeunes, même s'ils essayaient de s'autoconvaincre du contraire, aimaient cette chanson. Leur corps dansait réellement. D'ailleurs, Rose Lamy ne semble pas s'être rendue compte que Joe Dassin, au cours de sa carrière posthume, a été de plus en plus adoubé par la bourgeoisie.

Elle commet en outre une analyse très contestable de l'invention du « *beauf* » par Cabu. Elle prétend que l'intelligentsia et les militants de gauche auraient voulu dénoncer la bêtise des « prolos » qui avaient voté à droite en 1968. Non, ce que la caricature de Cabu dénonçait, ce n'était pas la prétendue nullité culturelle d'une classe sociale, mais le racisme, la misogynie, l'homophobie, la haine des fonctionnaires, bref le conservatisme primaire qui existe évidemment aussi chez les prolétaires – et dont les riches ne sont pas exempts.

« Le mépris de classe est là, dans ce jeu social dégoûtant consistant à fabriquer le succès d'un auteur uniquement en raison de son origine sociale ou de sa couleur de peau. »

La synonymie que pose Rose Lamy entre « beauf » et « prolo » est fallacieuse : beaucoup de beaufs sont des riches, Trump en tête. Attaquer le beauf, comme il est politiquement sain (et urgent) de le faire, ne relève donc en rien du [mépris de classe](#). Cela relève de l'antagonisme politique.

La distinction classiquement bourdieusienne aurait disparu ?

Non, elle subsiste bien sur tout un tas de microdistinctions à l'intérieur même du goût majoritaire. Par exemple, pour ce qui est du rap, préférer Kanye West à Soprano, ou pour ce qui est des séries, préférer HBO à Netflix, etc. Ce que je dis, c'est que le mépris n'est plus porté à l'encontre des goûts majoritaires. On peut même constater une honte, chez certains bourgeois, lorsqu'ils exposent en société des goûts minoritaires, qu'ils soient musicaux ou autre, car ces goûts sont aussitôt perçus comme élitistes.

Pourtant Annie Ernaux, dont vous parlez dans votre livre, a ressenti quant à elle une honte envers ses origines populaires – elle a beaucoup écrit à ce sujet. Vous dites qu'elle a « *manqué de parents communistes* » ?

J'ai grandi pour ma part avec des parents communistes, et je n'ai jamais ressenti cette honte de venir des classes populaires. L'environnement communiste nous permettait d'être fiers de qui nous étions, et de ne pas briguer l'assentiment bourgeois que, justement, nous méprisions. Dans mon cas, le milieu punk-rock dans ma vingtaine, ainsi que des accointances anarchistes ont aussi consolidé ce sentiment de viser l'autonomie plutôt que la reconnaissance des classes dominantes.

Sur le même thème



[François Bégaudeau, au cœur ordinaire de la vie à deux](#)

Mais [je ne peux pas en vouloir à Annie Ernaux](#) de ressentir cette honte, comme [je ne peux pas en vouloir à Gael Faye](#), dont je parle aussi dans ce livre, d'avoir cédé à des sortes de pulsions d'assimilation. Même si, dans le cas de Faye, ma critique est dans un premier temps stylistique. Je m'intéresse à son conformisme, son écriture scolaire, pour montrer cette façon dont l'Académie Goncourt a voulu le propulser comme écrivain majeur.

Le mépris de classe est là, dans ce jeu social dégoûtant consistant à fabriquer le succès d'un auteur uniquement en raison de son origine sociale ou de sa couleur de peau. Je m'étonne néanmoins que Faye se refuse à faire la sociologie de son propre succès et joue à ce point le jeu qu'on attend de lui, celui de la « caution diversité » de certaines instances culturelles.

Votre livre est rempli d'analyses sociopsychologiques. Vous estimez par exemple que l'accusation de mépris de classe peut être une stratégie d'autolégitimation. Que voulez-vous dire ?

Je réfléchis en effet à la façon dont l'incapacité à l'art se transforme parfois en haine de l'art. Il peut arriver que, n'étant pas très sensible à l'art ou à une certaine forme esthétique, certains décrètent aussitôt que l'art est bourgeois, que cette forme est bourgeoise. Une dynamique psychologique assez semblable à celle du ressentiment, qui transforme la honte (de ne pas pouvoir communier avec certaines œuvres) en offensive sociale. D'une certaine manière, cela permet de rester toujours du bon côté.

Vous finissez par revendiquer la noblesse qu'il peut y avoir dans le mépris. Devrions-nous être plus méprisants ?

C'est un point important : je ne déteste pas la classe dominante, je la méprise. J'aime l'expression « souverain mépris », un mépris qui permet de revendiquer des goûts minoritaires et de rester lucide sur l'oppression. Inversement, la haine de la bourgeoisie cache toujours, selon moi, la rancœur de ne pas être reconnu par elle. Le mépris me paraît une arme politique bien supérieure à la haine – qui demeure obnubilée par son objet.

Mais il faut encore avoir la capacité de mépriser, et pour cela posséder une grande confiance dans sa force. C'était bien là ce que permettait, dans les années 1960-1970, cette forme d'aristocratie ouvrière communiste, une avant-garde qui cultivait une fierté du populaire qui n'était pas le majoritaire ultramonétisé d'aujourd'hui. Les classes inférieures sécrétaient assez de fierté en elles pour mépriser les méprisants d'en haut, et ainsi ne pas s'y référer en permanence.

Du mépris, de François Bégaudeau, éditions Cause perdue, 160 pages, 15 euros.

Le journal des intelligences libres

« C'est par des informations étendues et exactes que nous voudrions donner à toutes les intelligences libres le moyen de comprendre et de juger elles-mêmes les événements du monde. »

Tel était « Notre but », comme l'écrivait Jean Jaurès dans le premier éditorial de l'Humanité, le 18 avril 1904. 122 ans plus tard, il n'a pas changé.

Grâce à vous. Soutenez-nous ! Votre don sera défiscalisé : donner 5€ vous reviendra à 1.65€. Le prix d'un café.

[Je veux en savoir plus !](#)